

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 28

Artikel: Un dénouement
Autor: Delvallé, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255343>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 28,

Supplément du Dimanche 16 juillet

1905

UN DÉNOUEMENT

Installé dans un fauteuil, Jacques Marty causait avec Brunel, son éditeur, dans le cabinet de ce dernier, quand un garçon entra pour déposer une carte sur le bureau.

— Hélène Reversan... lut Brunel. Connais pas ! Vous permettez ?...

Et, comme Marty se levait, l'éditeur eut un geste qui signifiait : „Vous plaisantez ! Vous sauver pour un bas-bleu ! Vous allez voir comme je les expédie !”

Timide, rasant du coude le garçon qui s'effaçait pour la laisser passer, une femme franchit le seuil.

Elle s'arrêta une seconde, puis, d'une inclination du col, qu'écourta le léger soupir d'une visible émotion, elle salua. Brunel, à moitié dressé sur sa chaise, lui indiquait un siège, et, comme elle hésitait, jetant sur l'étranger un regard rapide et étonné, il dit, sans paraître remarquer cet embarras, où pourtant se devinait une prière.

— Donnez-vous donc la peine, mademoiselle, je vous en prie !...

Elle obéit : et, retenant sur ses genoux, de ses mains qui tremblaient un peu, un gros rouleau vêtu de papier gris, qu'une mince cordelette rouge fixait en son milieu, elle récita, tant bien que mal, le petit discours qu'elle préparait depuis huit jours bientôt, et presque

autant de nuits.

Tandis qu'elle plaidait sa cause, Jacques Marty n'avait cessé de l'observer.

A qui donc ressemblait-elle ? Tout de suite, lorsqu'elle était apparue, il avait été frappé par ce „déjà vu” que sa mémoire ne pouvait préciser. La ligne, la courbe ondoyante de ce corps, qu'emprisonnait,

sans en dissimuler l'élégance, une méchante robe de drap noir ; ce visage de souffrance, si joli pourtant et si doux, la finesse exempte de mièvrerie de ces traits, cette bouche au dessin hardi et cette brune chevelure en bandeaux rehaussant la blancheur du front, rien de tout cela ne lui était inconnu... Mais, où donc ?...

L'éditeur avait pris la parole à son tour ; selon l'usage, il préludait à son refus par des considérations générales sur la crise de la librairie, sur le nombre sans cesse croissant des auteurs : il ne

doutait pas une seconde que le roman en question ne fût rempli de qualités... mais... mais...

Jacques n'écoutait plus, ou plutôt, il écoutait sans entendre. Obsédé par cette idée de ressemblance, il passait en revue toutes les jeunes femmes qu'il avait récemment rencontrées, et il en avait déjà éliminé un certain nombre, sans parvenir à établir le moindre rapprochement, quand, tout à coup, la lumière se fit,



Types de gens peu aisés fréquentant le champ de courses de Longchamp.

Dernier examen de la liste des partants avant le départ final. — (Texte page 220).

et la solution du problème était si bizarre, qu'il faillit traduire tout haut la phrase qui lui vint à l'esprit : „Mon Dieu! Suis-je assez bête!”

L'interlocutrice de M. Brunel n'avait de sosie que dans l'imagination du romancier. Elle réalisait, et cela d'une façon frappante, le type d'un de ses personnages, de l'héroïne de son premier roman.

Un sourire lui effleura les lèvres : tout aussitôt, il le réprima, mais il était trop tard ; la sollicituse l'avait aperçu, ce sourire : elle y vit une ironique approbation à l'„impossible, tout à fait impossible”, que répétait l'éditeur ; et, après quelques mots d'excuses sur son importunité, très digne, elle se retira.

Dès que les pas se furent éloignés dans l'antichambre, Jacques Marty se leva à son tour.

— Vous partez ? fit l'éditeur.

— Oui, chez moi... Epreuves à corriger!... Dîner des Balzacien!... Rendez-vous ensuite avec Servières, pour une pièce...

— Alors, je ne vous retiens pas...

* * *

Marty se rendait chez lui, en effet. Mais, après avoir parcouru une centaine de mètres, il remarqua qu'il tournait le dos à son domicile. Pourquoi cette distraction ? Parfois, il travaillait en marchant : quelque phrase rétive... quelque transition difficile... Pourtant, aucune préoccupation de ce genre ne l'assiégeait ! Non ! Jacques songeait à la pauvre désillusionnée de tout à l'heure, dont on avait si brutalement détruit les espérances. Il s'en voulait de son apparente complicité avec Brunel. Pourquoi s'était-il enfermé dans cet égoïste silence?... Un mot de lui n'eût-il pas suffi pour épargner à cette femme une aussi mortifiante déception ?

Il rebroussa chemin.

Tout à coup, au tournant d'une rue, devant la vitrine d'un marchand d'antiquités, il se heurta à son inconnue.

Il l'aborda :

— Simple passant, croyez bien, mademoiselle, fit-il, que je n'aurais pas eu l'impertinente audace de vous accoster ; mais mon nom...

Il se nomma et reprit, sans paraître remarquer l'étonnement qu'il suscitait :

— Mais mon nom suffira, je l'espère, à effacer ce qu'il peut y avoir de choquant dans ma démarche, et à vous persuader que je viens à vous en camarade, que le hasard protège en lui permettant de solliciter son pardon.

La phrase était pénible... un peu, mais l'attitude de la jeune fille disait assez que l'écrivain devait la compter au nombre de ses admiratrices, et il était certain qu'elle l'écouterait. D'ailleurs, ils avaient repris tous deux un pas de promenade, et elle ne tentait pas de s'évader.

Très sincèrement, il lui dévoila le rôle muet qu'il avait joué l'instant d'avant chez Brunel ; il lui apprit, en évitant tout compliment, la coïncidence étrange qui faisait d'elle le portrait vivant d'un type qu'il avait créé, lui raconta la défaillance de sa mémoire, et lui donna le pourquoi de son sourire, „dont il était heureux de lui démontrer l'innocence” !

— Je vous ai causé de la peine, ajouta-t-il, et je cherche à réparer. Vous ramener chez Brunel ? Non ! Votre amour-propre s'y refuserait, et je le comprends ! Et puis... ce serait un an... deux ans d'attente!...

— Deux ans!... répéta-t-elle.

Elle avait prononcé ces mots avec une infinie tristesse, et au regard qu'il leva sur elle, elle devina tant de généreuse compassion, que, dans un moment d'expansion bien compréhensible après un si pénible déboire, elle se laissa glisser à des confidences.

Elle vivait seule avec sa mère, jeune encore, mais infirme, et ses deux sœurs. A la mort de son père (elle sortait alors du couvent), mort qui les laissa sans la moindre ressource, elle était entrée dans un magasin.

— Mais je ne suis pas robuste, et le manque d'air, la fatigue, ne tardèrent pas à m'abattre. Je tombai malade, et c'est pendant ces deux mois de chambre et de lit, que je jetai sur le papier quelques contes, que j'allai porter, à mon rétablissement, dans des journaux, dans des revues. On me les publia, et, devant l'enthousiasme de ma pauvre mère, j'eus la faiblesse de mener à fin — à mauvaise fin, vous le voyez, — ce roman qui ne verra jamais le jour.

Elle avait narré très simplement cette brève histoire et Jacques se taisait, se révoltant contre les banales consolations qui lui montaient aux lèvres, quand, subitement, une étrange conception germa dans son cerveau.

— Pourquoi, dit-il, si, comme je le suppose, vous ne tenez pas à la gloire, pourquoi n'essayez-vous pas de vendre votre œuvre à quelque auteur connu?... Cela se pratique journellement...

Elle balbutia, décontenancée :

— Comment?... J'ignorais!... Il y a des auteurs?... Lesquels?... !

Jacques se prit à rire :

— Lesquels!... Mais, la plupart ! Moi... Moi, le premier!... Tenez...

Il tira sa montre, et pour obliger la jeune fille à une prompte décision :

— L'heure s'avance, et il m'est impossible de prolonger cet entretien. Voulez-vous me confier votre manuscrit?... (Je le lirai, et, s'il me convient, je le ferai paraître sous mon nom, en le remaniant, bien entendu, et nous partagerons les droits d'auteur...

Ce n'était pas sans peine et sans hésitation que Jacques avait prononcé cette phrase, et il fallait que la jeune fille fût elle-même bien émue, pour ne pas remarquer le trouble du romancier.

— Voyons, mademoiselle, fit-il avec une amabilité où pointait intentionnellement un semblant d'impatience, est-ce oui, est-ce non ?

Elle lui tendit le rouleau vêtu de papier gris, et comme, à cette demande : „Vous y avez inscrit votre adresse?”, elle répondit : „Oui, Monsieur”, il la salua et s'éloigna brusquement, afin de lui laisser croire qu'il n'avait pas vu la larme qu'elle retenait au bord de sa paupière.

* * *

Deux semaines plus tard, Hélène recevait, avec un petit mot lui annonçant que „l'affaire était conclue”, une somme de deux mille francs, „moitié de l'avance, prétendait Jacques Marty, consentie par l'éditeur, sur les deux premières éditions”.

Au témoignage de reconnaissance qu'elle lui adressa aussitôt, il répondit par une seconde lettre, lui indiquant une place à prendre dans un journal de modes : „Présentez-vous de ma part, lui disait-il, et l'on fera tout pour vous être agréable”.

La démarche d'Hélène fut couronnée de succès : d'où nouveaux remerciement et nouvelle lettre de l'auteur, qui sollicitait l'honneur d'être présenté à Mme Reversan, et en de tels termes, qu'elle ne put le lui refuser. Une fois par semaine, donc, puis deux, puis trois, puis enfin tous les jours, il prit l'habitude de passer ses soirées dans le petit appartement de ces dames, aux Batignolles.

Trois mois s'étaient écoulés depuis leur rencontre chez Brunel, quand, un soir, en se retirant, Jacques annonça qu'on ne le verrait pas pendant une huitaine... Des affaires des familles... en province... Il partait le lendemain...

Or, ce lendemain même, Hélène, descendant de son journal, se trouva face à face avec Marty qui portait sous son bras une volumineuse serviette en maroquin.

— Et ce voyage? fit-elle. Vous ne quittez donc pas Paris?

— Cela dépend de vous!

— De moi?...

— Oui!

Comme elle faisait mine d'avancer, il l'arrêta:

— J'ai là une voiture, fit-il. Voulez-vous me permettre de vous reconduire jusque chez vous... Nous serons plus à l'aise pour causer: j'ai une nouvelle très importante à vous communiquer...

Hélène le suivit, et dès que le fiacre se fut mis en marche, Jacques tira de sa serviette un volume qu'il tendit à la jeune fille. Elle eut comme un éblouissement: au-dessus du titre, du titre de son roman, s'étaient en lettres noires, mais qui lui parurent flamboyer... un nom, non pas le nom du romancier connu, de celui qui lui avait acheté l'œuvre, mais son nom à elle... Hélène Reversan!...

Elle voulut parler, mais des larmes de joie, des larmes d'allégresse, cette fois, lui coupèrent la parole.

Jacques lui prit la main, et, se penchant vers elle, il lui dit tout bas:

— Je vous en prie, ne me remerciez pas, car, à mon tour, j'ai une grâce à vous demander. J'ai besoin de vous. J'ai besoin de votre aide pour terminer un roman qui me hante jour et nuit, depuis que je vous ai vue, depuis que je vous connais! Votre part de collaboration sera facile: vous n'avez qu'un mot à prononcer — qu'un „oui” — pour que ma plus belle œuvre, à moi, soit terminée. Si vous dites „non”, le voyage que je devais faire — prétexte inventé par moi pour préparer votre mère à ma disparition — sera si long, si long que vous ne me reverrez plus!... Hélène, voulez-vous être ma femme?...

Elle ne répondit pas d'abord, mais, au tressaillement des doigts qu'il pressait entre les siens, à la fièvre qui les brûlait, au frisson qui la secoua toute, il comprit qu'il était aimé.

— Oh! Jacques... soupira-t-elle enfin, les beaux rêves!...

— Plus beau sera le réveil encore, murmura-t-il, et si ce sont des rêves, je vous jure, Hélène, que je n'épargnerai rien pour que, toute votre vie, vous bénissiez la nuit qui vous les donna... Albert DELVALLÉ.

Dangers réels et dangers imaginaires de l'aérostation ¹.

(FIN)

Durant la période de mes débuts, alors que je faisais volontiers des ascensions publiques pour mon constructeur, j'étais déjà passé par une épreuve analogue, et, cette fois, la nuit. L'ascension avait eu lieu à Péronne, dans le nord de la France, sur la fin d'une journée orageuse. J'étais parti malgré les avertissements d'un tonnerre lointain, par un demi-crêpuscule lugubre, et sans tenir compte des protestations de la foule, qui savait que je n'étais pas un aéronaute de métier. On craignait mon inexpérience, et l'on voulait ou me voir renoncer à l'ascension, ou m'obliger à prendre avec moi le constructeur du ballon, organisateur responsable de la fête.

N'écoutant personne, j'étais donc parti comme je l'avais décidé. J'eus vite sujet de regretter ma témérité. J'étais seul, perdu dans les nuages, parmi les éclairs et les grondements du tonnerre; et la nuit s'épaississait autour de moi.

J'allais, j'allais dans les ténèbres. Je savais que j'allais à une grande vitesse, mais je ne sentais aucun mouvement. J'entendais et recevais l'orage, et c'était tout. J'avais conscience d'un grand danger, mais le danger n'était pas tangible. J'éprouvais une sorte de joie sauvage. Comment dire cela? Comment le décrire? Là-haut, dans la solitude noire, dans les éclairs qui la déchiraient, dans le bruit de la foudre, je faisais moi-même partie de la tempête!

Quand j'atterris, le lendemain — après avoir longtemps cherché une altitude supérieure et laissé passer l'orage sous moi, — je me trouvai en Belgique. L'aurore était calme, de sorte que mon atterrissage put se faire sans difficulté. Je parle de cette aventure parce qu'il en fut question à l'époque dans les journaux, et pour montrer que l'aérostation de nuit, même par temps d'orage, peut être plus apparemment que réellement dangereuse. Et, vraiment, l'aérostation de nuit a son charme tout à fait propre. On est seul, dans le vide obscur, dans les limbes de ténèbres où l'on sem-

ble flotter sans poids, hors du monde, l'âme allégée du fardeau de la matière! On est heureux, avec cela, quand, de temps à autre, apparaissent des lumières terrestres. On voit un point s'allumer au loin, devant soi. Lentement, il s'épanouit. Là où il n'y avait qu'une lueur, il y a bientôt d'innombrables taches brillantes. Elles courent en lignes, avec, çà et là, des grappes de clartés. On sait qu'on traverse une ville.

Où bien, on plane sur des campagnes désertes. A peine quelque rougeur se montre par endroits. Quand la lune se lève, on distingue, d'aventure, un mince ruban gris qui se tord; c'est une rivière reflétant la clarté de l'astre ou celle des étoiles. Un éclair déchire l'ombre, on perçoit faiblement un sifflet rauque: c'est un train qui passe; les feux de la locomotive illuminent sans doute la fumée au-dessus d'elle.

Où bien, par mesure de prudence, on jette encore du lest, on s'élève à travers le sombre désert des nuages, dans l'émouvant et splendide embrasement d'un ciel d'étoiles! Là, seul avec les constellations, on attend l'aurore! Et quand vient l'aurore, dans une gloire de rouge, d'or et de pourpre, c'est presque à contre-cœur que l'on cherche la terre. Cependant, c'est un plaisir aussi que l'imprévu de l'atterrissage dans on ne sait quelle partie de l'Europe. Pour beaucoup de gens, l'aérostation n'a pas d'attrait plus grand. L'aéronaute devient explorateur. Etes-vous un jeune homme désireux de courir le monde, de connaître les aventures, de scruter l'inconnu, de compter avec l'inattendu, mais retenu chez lui par sa famille et ses affaires? Pratiquez le ballon sphérique. A midi, vous déjeunez tranquillement avec les vôtres. A deux heures, vous partez en ballon. Dix minutes plus tard, vous n'êtes plus un citoyen ordinaire, mais un explorateur, un aventurier de la science, aussi sûrement que ceux qui vont geler dans les icebergs du Groënland ou fondre de chaleur sur les rives de corail de l'Inde.

Vous ne savez que vaguement où vous êtes; vous ne pouvez savoir où vous allez; mais cela dépend pour beaucoup de votre volonté, aussi bien que de votre adresse et de votre expérience.

Vous avez le choix de l'altitude; vous êtes maître d'accepter un courant ou d'aller plus haut en chercher un autre. Vous pouvez franchir les nuages, atteindre aux régions où l'on respire l'oxygène des tubes, perdre la vision de la terre, qui disparaît comme en tour-

¹ L'excellent article que nous avons la satisfaction de publier ici est extrait de l'ouvrage intéressant et original « Dans l'Air » du célèbre aéronaute Santos-Dumont. Cet ouvrage, édité par Eugène Pasquelle, 11, rue de Grenelle, à Paris, est orné de nombreuses illustrations et d'épreuves exécutées par Santos-Dumont pour ses différents dirigeables. — Prix du volume: 4 fr. 50.